

TRAVAIL DE COOPÉRANT AU HONDURAS

Auprès des jeunes de la rue

Avec Casa ASTI

Rapport final préparé par : *Christian Lalonde*
Pour : *Mer et Monde*

INTRODUCTION

Au mois de juillet 2004 j'étais en recherche d'emploi. Pendant cette recherche, j'ai contacté un organisme non gouvernemental nommé Mer et Monde. C'est à ce moment que je me suis fait offrir la possibilité d'aller réaliser un stage de 6 mois au Honduras avec les enfants de la rue. En acceptant cette offre, je me suis joints au projet *Jeunes professionnels à l'international*, du gouvernement du Canada.

Cette décision a été prise pendant la fin de semaine du 17 et du 18 juillet 2004, soit moins de 3 jours avant le début de la formation préparatoire pour ce stage. Évidemment, je devais intégrer rapidement cette décision. Cela n'était pas facile. Car en choisissant de partir je me confrontais immédiatement avec mes préoccupations de jeune professionnel : Comment vais-je orienter ma carrière? – Quand vais-je bâtir une vie de couple? Je me demandais aussi si je pouvais réussir à sous-louer mon appartement.

Toutes ces questions me hantaient quotidiennement. Je suivais la formation tout en me demandant si je devais partir, si j'allais réellement aller au Honduras. En fait, pourquoi voulais-je partir? Avais-je réellement la personnalité d'un coopérant? Au fond de moi, j'en n'étais pas certain. Mais il fallait que je me pose la question avec sérieux. Cette occasion s'est présentée lors d'un exercice préparatoire où les autres stagiaires et moi avons dû identifier des objectifs que l'on voulait appliquer dans notre stage.

Bien que cet exercice ne m'ait pas permis de répondre à ma question, il m'a néanmoins offert la possibilité de visualiser ce que je pensais faire au Honduras. À partir de ce moment, je pouvais décider si ces objectifs me convenaient. Pour concevoir ce rapport, j'ai donc décidé de revenir sur ces objectifs. C'est à partir de ceux-ci que j'ai établi les différentes sections du rapport. Pour conclure ce document, j'aborderai ensuite mon état d'être et mes réflexions qui ont suivi mon retour au Québec.

Ceci étant, ma première section aborde mes objectifs généraux. Dans leur application, ils correspondent à mon expérience socioculturelle au Honduras. Voici ces objectifs tels que je les ai définis avant mon départ :

- ❖ Multiplier par deux mon niveau d'espagnol
- ❖ Connaître un nouveau pays et sa culture
- ❖ Prendre conscience des injustices sociales qui caractérisent la réalité hondurienne
- ❖ Rapporter les injustices sociales observées au Honduras

La deuxième section correspond à mes objectifs professionnels, mon savoir-faire technique. C'est l'ensemble de mon expérience de travail à Casa ASTI qui est impliqué dans ce volet. Voici donc mes objectifs professionnels tels que je les ai définis avant mon départ :

- ❖ Savoir comment repérer un jeune en situation de crise
- ❖ Apprendre et appliquer des techniques d'intervention auprès des jeunes
- ❖ Comprendre comment je peux aider un jeune

Finalement, la troisième section de ce rapport aborde le savoir être, soit mes objectifs en terme de qualités personnelles. Il s'agit de voir quelles sont les transformations que j'ai vécues à travers mon expérience au Honduras. Voici donc les objectifs que j'avais préalablement définis en ce domaine, avant mon départ :

- ❖ Développer ma patience, mon ouverture
- ❖ Faire de nouveaux pas dans ma quête vers l'équilibre
- ❖ Retrouver foi en Dieu

Puisqu'ils viennent de moi, l'ensemble des objectifs que je viens d'énumérer sont déterminants. Cependant, je dois spécifier que je ne les ai pas consultés lorsque j'étais au Honduras. Mais, il demeure intéressant de voir à quel point ils ont pu m'habiter pendant mon expérience.

MES OBJECTIFS GÉNÉRAUX

Multiplier par deux mon niveau d'espagnol

En considérant mot pour mot cet objectif je ne peux pas dire que j'ai doublé mon niveau d'espagnol. Oui, j'ai progressé et cela se remarque. Mais comme je ne me suis pas dédié à étudier l'espagnol, comme je l'avais prévu, mes progrès ont été plus lents. C'est malheureusement ce qui arrive lorsqu'on se cantonne dans sa zone de confort.

Cependant, le temps que j'ai passé dans ce pays et mes contacts avec la population hondurienne ont tout de même donné des résultats. Aujourd'hui, j'estime que mon niveau d'espagnol est multipliable par un et demie par rapport au niveau que je détenais avant mon départ.

Connaître un nouveau pays et sa culture

Il est certain que cet objectif fut largement rencontré. Évidemment, je suis loin de connaître tous les aspects géographiques du Honduras et encore moins les spécificités culturelles de ses habitants. Cependant, je peux dire que j'ai observé et même vécu plusieurs choses dans ce pays pour pouvoir m'en faire une idée.

Parmi mes observations, j'ai remarqué de très belles choses mais aussi des réalités qui bousculaient mes valeurs. Entre autre, je n'aimais pas voir la pollution qui était produite par les transports publics. Regarder et respirer leur fumé « carbonisée » me coupait le souffle. Aussi, il me fallait faire des efforts pour rester patient lorsque j'embarquais dans un transport surchargé. Cela rendait les voyages quelque peu désagréable. Et que dire des autobus voyageurs à prix modiques où la promiscuité peut durer des heures. Mais bon, il faut bien faire de l'argent pour rentabiliser les transports. Augmenter les tarifs ne serait pas très approprié dans un pays où de nombreuses personnes ont déjà du mal à assumer ces coûts. C'est ainsi que j'explique cette petite folie.

Malgré mon entendement, j'ai, d'autre part, plus de difficulté à accepter la piètre sécurité routière du Honduras. À mes yeux de nord-américain, celle-ci était loin d'être suffisante. Même la signalisation de la route semblait être facultative. Ce qui provoquent de merveilleux concerts de klaxons.

En fait, c'est tout le système de sécurité publique qui m'apparaissait désordonné. Les actions de la police, elles-même, semblaient manquer d'organisation et de professionnalisme. Cela me rappelle la visite qu'un agent de la paix a fait à Casa ASTI, à la fin du mois d'octobre.

« Ce chef de police voulait que l'on monte une formation pour ses policiers. Ils voulaient que l'on sensibilise ses hommes sur la situation des jeunes de la rue. Cette idée était loin de nous déplaire. Mais il faudra voir à quel point les autorités policières sont sérieuses. Au Honduras, il arrive très souvent que l'on exprime beaucoup de bonnes volontés les deux bras croisés. »

- extrait tiré de mon journal de bord -

À la suite de cette rencontre, aucune action n'a été entreprise. La police a simplement négligé de nous contacter. C'était comme si elle n'était jamais venue nous rencontrer. Il y avait dans ce manque de professionnalisme un sérieux désengagement.

Ce désengagement, on pouvait aussi le palper dans plusieurs formes de relations sociales honduriennes. Les relations hommes/femmes en sont d'ailleurs un bel exemple. Combien d'homme ont-ils abandonnés leur femme et leurs enfants pour répondre à leurs désirs personnels? Il y en a certainement trop. Et que dire du machisme qui étouffe les femmes.

Toutes ces situations, et bien d'autre (les conditions de travail, les conditions des loyers, les commodités domestiques, les impacts de la religion, la gestion des déchets, l'influence étasunienne...), m'ont fait connaître certains aspects du Honduras qui m'ont parfois laissé perplexe. Mais en dépit de cela, je ne me suis jamais consacré à la critique au détriment d'une approche amicale avec les Honduriens.

Je trouve cela plutôt bien. J'ai vécu ces nombreux constats en tant qu'observateur, avec une distanciation au lieu d'adopter une approche moralisatrice. Cela m'a permis de voir et d'apprécier le Honduras sous diverses facettes. Entre autre, j'ai développé de belles relations avec certaines personnes et j'ai connu de merveilleux endroits. Tous ces souvenirs habitent maintenant mes pensées. Oui! J'ai appris à connaître le Honduras.

Prendre conscience des injustices sociales qui caractérisent la réalité hondurienne

En apprenant à connaître ce pays, j'ai pu observer de nombreuses injustices sociales. Que l'on parle de l'abus de certains hommes à l'endroit des femmes, de l'abus des enfants, des abus de pouvoir commis par les forces policières ou par le patronat, des effets pervers de la corruption, de l'exploitation orchestrée par les entreprises étrangères... le verdict mène bien souvent à la pauvreté sous toutes ses formes dont est issue une violence à outrance.

En travaillant auprès des jeunes de la rue, j'ai eu de nombreuses occasions d'être témoin de cette relation de causalité animé par les injustices sociales. J'ai été souvent touché par les épreuves des jeunes de la rue. Plus d'une fois elles ont occupé mon esprit. Je ne pouvais pas rester indifférent. En cela, je crois qu'il est approprié de relater certains passages de mon journal de bord. Ces extraits démontrent mes prises de conscience concernant la pauvreté, une source qui peut générer de la violence.

Août 2004

« En après midi, je suis allé avec l'une des intervenantes du centre sur la septième rue (la septima). Cette rue, c'est la rue de la prostitution juvénile. On y retrouve plusieurs adolescentes qui se prostituent pour rapporter de l'argent à leur famille. C'est vraiment triste de voir cela. Elles sont jeunes, elles sont très pauvres, elles manquent souvent d'hygiène, elles tombent enceintes d'hommes inconnus et elles ne sont pas toujours bien traitées etc. Ce n'est vraiment pas une vie. Malgré tout, ces adolescentes conservent une grande part de sensibilité. Une petite fille se cache en chacune d'elle.

Lorsque nous sommes arrivés sur cette rue, l'une d'entre elle est venue nous chercher. Elle voulait que nous portions secours à son ami. Ce jeune homme, à peine âgé de 19 ans, avait reçu deux balles de la part d'un policier. Il était étendu sur le sol. Son bras et son pectoral étaient perforés. L'infection s'était propagée. Par chance, les balles avaient traversé son corps. Il n'y avait donc aucun résidu à l'intérieur de ses plaies. Autrement, les infections auraient été beaucoup plus importantes. Ma collègue hondurienne et moi avons donc procédé aux premiers soins avec les moyens que nous avons (produits désinfectants, iode et bandages).»

Octobre 2004

« En après midi, je suis allée avec mon collègue hondurien pour visiter la mère d'un jeune de la rue. C'est terrible, lorsque cette femme ne vit pas avec l'alcoolisme de son conjoint (dont elle est sans nouvelles depuis plusieurs jours), elle vit avec le stress et les menaces provenant des gangs de la rue. Il faut dire que son fils lui attire bien des ennuis. Depuis que ce dernier s'est sauvé d'un centre de réinsertion, il a volé beaucoup d'argent à des individus. Évidemment, ces personnes aimeraient bien lui faire la peau. Pour cela, ils s'en prennent à sa famille sous forme de menaces (menaces de mort, menaces de violer ses sœurs).

Dans ce contexte, cette femme était complètement apeurée. Ses filles et elle n'osaient plus aller vendre leurs tortillas dans la rue. Elles n'avaient donc plus de revenus. Elles mouraient de faim confinées dans leur maison en briques d'argiles. C'était vraiment malsain! Et puis leur demeure était sinistre, mal éclairée et embourbée de vêtements et de meubles sortis tout droit des ordures. Devant cette habitation, nos cabanons sont plus luxueux.

Notre tâche était donc d'informer cette femme que nous pouvions lui trouver un centre d'accueil (à ses deux filles et à elle) afin qu'elle puisse sortir de ce cauchemar. Mais il semble qu'elle

n'était pas encore prête à faire ce pas. Elle préférait attendre encore, chez elle, dans l'espoir que son fils et/ou son conjoint reviennent. Nous sommes partis en lui disant que nous allions repasser. »

« ... le mercredi, 12 octobre, nous sommes allés reconduire une dame blessée à son domicile. Nous l'avions rencontré en effectuant l'une de nos patrouilles. Cette dame, connue par notre organisme, avait le bassin et les jambes dans le plâtre. Une voiture, l'avait renversée. Évidemment, le chauffeur s'était sauvé pour ne pas avoir à vivre avec les conséquences.

À la suite de cet accident, la dame avait été conduite à l'hôpital public. C'est là qu'on lui avait posé son plâtre. On lui avait ensuite demandé de revenir 10 jours plus tard pour se faire examiner. Cela semble tout à fait banale. Mais pour cette femme qui vit dans l'extrême pauvreté c'était loin d'être simple. La pauvre dame ne pouvait pas marcher. Elle était étendue sur une civière de fortune. Elle ne pouvait plus prendre l'autobus. D'autant plus qu'elle avait peu de moyens.

Le matin où nous l'avons vu, c'était le jour de son examen médical. Pour venir en ville, sa famille l'avait embarquée dans la boîte d'un camion qui passait sur la route. Ils comptaient alors pouvoir rentrer avec leur mère débarrassée de son plâtre. Malheureusement, les docteurs avaient des contres-temps. Ils avaient donc reporté son rendez-vous. Cela était embarrassant car la pauvre femme allait devoir revenir une seconde fois. Cela aurait tout de même eu lieu car, de toute évidence, la dame n'était pas encore guérie.

Mais son problème n'était pas là. Comme cette dame dépendait de sa famille, elle était obligée de passer le reste de la journée couchée sur le bord du trottoir, à côté de son époux et de ses deux enfants. Ceux-ci ne pouvaient pas la raccompagner. Ils devaient rester en ville dans l'espoir de gagner quelques sous pour pouvoir manger.

Cela dit, ils n'avaient aucune idée de la manière dont ils allaient pouvoir ramener leur mère. Par chance, nous sommes passé par-là. Devant la situation nous avons fait appel à Médecin Sans Frontières. Grâce à eux, nous avons pu reconduire cette dame dans un de leur camion ambulance.

Arrivé chez elles, j'ai vu encore une fois à quel point il y a des gens dans ce pays qui vivent dans la misère. La maison de cette dame n'a pas de planchers. Elle est construite avec des bouts de planches raboutés. Sa superficie n'est pas plus grande que l'espace couvert par 3 cabanons. Et pourtant, ils sont 12 à vivre dans cet espace. Il n'y a que deux lits de fortune et un peu d'équipement pour cuisiner (dehors). Je ne sais vraiment pas comment ils font pour vivre dans cet espace restreint. Je crois qu'ils doivent surtout passer leur temps à l'extérieur de la maison. Je ne vois pas d'autres alternatives! Malgré tout, il semble s'accrocher à la vie et espérer des jours meilleurs.

Lorsqu'ils nous ont vu arriver, ils étaient très reconnaissant pour le service que nous rendions à leur mère. Cela ne pouvait me laisser indifférent. La seule chose que j'aurais voulu pour eux c'était de les voir vivre dans une maison descente. Pourquoi ce pays n'a-t-il pas d'aide social? Pourquoi les mouvements de coopération en construction ne sont-ils pas plus populaires? Ils ont déjà bien fonctionnés à la suite de l'Ouragan Mitch. C'est parfois décourageant de voir comment est administré le développement dans ce pays. Devant cette réalité, je me sens bien impuissant. »

Toute cette pauvreté était parfois très troublante. Mais je trouvais cela encore plus bouleversant de voir qu'il y avait des gens qui discriminaient les jeunes de la rue au point de manquer de considération pour leur vie.

Septembre 2004

« Lundi matin, en arrivant dans le centre il y avait un jeune qui sortait tout juste de l'hôpital. Pendant la fin de semaine, il avait reçu une balle dans le ventre. Celle-ci avait été tirée par un gardien de magasin. Il faut dire qu'au Honduras (comme dans la plupart des pays d'Amérique latine), les grands magasins, les boutiques, les restaurants et même les Mc Donald... bref, tous les commerces qui en ont les moyens, se payent un ou plusieurs gardiens armés (carabines, pistolets, mitraillette... tout est bon).

Ces gardiens, sans aucune impunité, peuvent défendre le commerce de leur employeur en tirant de généreux coups de fusils sur les voleurs. Parfois ils réussissent à les atteindre; parfois ils touchent des innocents! C'est précisément ce qui est arrivé à ce jeune de la rue. Celui-ci se trouvait au mauvais endroit au mauvais moment... Comme le gardien du commerce ne pouvait atteindre le voleur, il s'en est donc pris à un autre jeune de la rue... «Après tout, ce sont tous des sales voleurs» «PENSÉE POPULAIRE».

Au Honduras, les jeunes de la rue sont perçus comme de la vermine. Leur statu social n'est guère plus élevé que celui des chiens errants qui parcourent les rues des cités et des villages. Cela complique énormément leur situation. Par exemple, pour qu'un de ces jeunes soit admis à «l'hôpital public» (synonyme de HLM), il faut généralement qu'il soit accompagné d'un intervenant, autrement il pourrait être refusé... même au dépend de sa vie.

Bref, ce jeune avait eu de la chance, il avait pu rentrer à l'hôpital (je ne sais par quels moyens) et surtout, il était toujours en vie. Il s'en «tirait» donc avec une très généreuse cicatrice qui lui traversait le ventre de haut en bas. C'est très joli sur un torse d'à peine 16 ans. Félicitation à toute l'équipe médicale! »

« En fait, cette quatrième semaine du mois de septembre aurait été très tranquille sans les événements du mercredi une journée qui m'a vraiment marquée. Ce jour là, j'étais jumelé avec deux collègues honduriennes pour aller effectuer un parcours sur la septième rue (rue des prostitués juvéniles).

En arrivant sur les lieux, des habitantes sont venues nous voir pour attirer notre attention sur la petite Myriam, une jeune fille maigrelette de 16 ans. Elle était recroquevillée, en position fœtus, sur un comptoir de vente rudimentaire qui longeait le trottoir.

Myriam était très malade. Quelques femmes qui s'étaient ramassées autour d'elle la regardaient sans rien faire... du moins jusqu'à ce qu'elles nous préviennent. Cette façon de faire peut sembler déconcertante, mais ce qui était le plus décourageant c'était l'attitude d'un policier. Lorsque nous sommes arrivés, ce dernier se trouvait à moins de cinq mètres de la jeune fille. En aucun moment il ne s'était préoccupé d'elle. Elle aurait pu mourir sur place, cela n'aurait en rien affecté sa journée. Lorsqu'il nous a vu en train de s'occuper d'elle il s'est même permis de rire. Il affirmait, avec un ton hautain que nous étions en train de perdre notre temps.

Pourtant, c'était loin d'être le cas. Myriam était peut-être très malade. Il était vrai que nous ne pouvions rien pour elle dans l'immédiat puisque notre trousse de premiers soins était loin de suffire. Mais sachant que la situation était sérieuse, nous pouvions contacter Médecin sans frontières.

Grâce à leur véhicule ambulance, ces derniers sont arrivés très rapidement sur les lieux. La sirène de leur camion raisonnait dans la rue. Cela attira l'attention d'une immense foule autour de la jeune fille. En un instant, elle devenait le centre d'attention. Tous se dévouaient pour la transporter dans le camion. Dans cette cohue, je m'étais retrouvé à soutenir le dos de la jeune Myriam.

Une fois qu'elle fut couchée dans le camion, mes deux collègues et moi avons pris place à bord pour l'accompagner jusqu'à l'hôpital. Le trajet ne fut pas de tous repos. Pour circuler à Tegucigalpa, il faut savoir composer avec l'anarchie... Cela est encore plus vrai avec un véhicule d'urgence. Malgré tout, nous avons fini par arriver à l'hôpital public.

En arrivant sur les lieux, l'une de mes collègues est allée à l'intérieur pour voir si nous pouvions utiliser une civière. Mais lorsqu'elle est revenue, je me suis rendu compte qu'il n'y en avait pas de disponible. Je me suis donc proposé pour prendre Myriam dans mes bras.

*En prenant cette fille dans mes bras, j'ai senti un énorme cri de détresse qui venait du fond de son âme. Elle s'agrippait si fort autour de mon coup, comme si tous ce qui lui faisait défaut c'était uniquement l'absence d'un amour inconditionnel, celui de ses parents. Cela me bouleversait énormément. J'avais beaucoup de difficulté à contenir mes larmes. Mes yeux étaient pleins d'eau, mon nez coulait mais j'essayais tout de même de ne pas le montrer... de ne pas **lui** montrer ma tristesse.*

J'avançais donc dans l'hôpital en transportant Myriam. Son corps était sale. Il dégageait une odeur de sueur, de poussière, le tout soutenu par une forte odeur de colle. Comment une jeune fille de 16 ans pouvait-elle vivre dans de telles conditions?

Myriam est une jeune prostituée de la rue. À 14 ans elle a fui son village pour se retrouver dans les rues de la capitale. Elle est arrivée en ville vêtue de son uniforme scolaire. Elle n'en pouvait plus de subir les mauvais traitements que lui infligeaient ses parents. Pour survivre en ville, elle n'a pas eu d'autre choix que d'entrer dans le monde de la prostitution. Un monde qui s'intègre à celui des jeunes de la rue, celui de la consommation de la colle.

Au Honduras, il n'y a pas beaucoup d'autres options pour les jeunes filles de la rue. Le service de la protection de l'enfance du gouvernement est insuffisant. Il reçoit peu d'argent « du gouvernement » et la majorité de son personnel est peu qualifié. Dans ces conditions, il n'est pas rare de voir des jeunes en milieu de réinsertion qui se font maltraiter, qui se font battre ou encore agresser sexuellement. Ces actes d'agression sont commis tant entre bénéficiaires que par des intervenants.

D'autre part, les ONG (dont Casa Asti) concentrent surtout leurs interventions sur les garçons de la rue. Ces derniers sont beaucoup plus nombreux. Ces organismes n'offrent donc aucune possibilité pour l'hébergement et pour la réinsertion auprès des jeunes filles de la rue.

Mais tout cela ne concerne pas les hôpitaux. En arrivant dans l'urgence, les infirmières nous ont rapidement informées que la place de Myriam n'était certainement pas dans leur département. Comme Myriam a moins de 18 ans il fallait la transporter dans le secteur réservé aux enfants.

En arrivant dans ce secteur, on nous a dit que Myriam paraissait bien vieille pour se retrouver dans ce département. Sur ces paroles, ma collègue a commencé à s'impatienter. C'est alors qu'une infirmière nous a dit de patienter dans la salle d'attente. Le message était clair, Myriam n'était pas la bienvenue dans ce HLM hospitalier.

Nous avons tout de même décidé d'attendre qu'un docteur veuille bien l'examiner. J'ai donc déposé Myriam sur un banc. Mais elle ne se sentait pas à l'aise. Elle s'est donc couchée en position fœtus sur le sol de la salle d'attente. Cela semblait indigner certains patients. Mais on ne pouvait pas en dire autant pour les docteurs, lesquels l'ignoraient totalement. Nous en étions bien conscients. Aussi, le conducteur de Médecin sans frontière a vite fait d'aller chercher un médecin de son organisme.

Arriver à l'hôpital, ce médecin a commencé à effectuer son examen médical sur Myriam au beau milieu de la salle d'attente. Évidemment, cela insultait royalement les docteurs de l'hôpital. Aussi, pour ne pas perdre la face, ils ont décidé d'offrir un lit à Myriam.

La pauvre jeune fille avait une contamination alimentaire. Elle devait séjourner à l'hôpital. Pour s'assurer qu'elle ne se sauve pas des lieux, les membres de Médecin Sans Frontières ont décidé de la veiller à tour de rôle.

Aujourd'hui Myriam se porte mieux. Mais elle est toujours dans la rue. Elle continue de se prostituer et de consommer de la colle jusqu'à ce qu'un prochain incident se produise. Devant cette réalité, je me sens terriblement impuissant. Lorsque j'avais pris cette fille dans mes bras je l'avais sentie tellement fragile et si inoffensive. Cela me fait beaucoup de peine de voir ce qu'elle vit. Sous son masque de poussière et de colle, Myriam est une jolie jeune femme. Elle rayonnerait tellement plus si on lui en donnait la chance. Je trouve tout cela très injuste! »

Toutes ces expériences et bien d'autres encore m'ont fait vraiment voir l'importance des injustices sociales au Honduras. Mais il y a des contres coups à cette prise de conscience. Après s'être incarné en moi sous la bannière de l'impuissance, j'ai dû faire des efforts pour percevoir mon implication comme étant une partie usuelle d'une action limitée.

Rapporter les injustices sociales observées au Honduras

En tant que témoin de nombreuses inégalités, je ressentais un profond désir de dénoncer ces injustices. Je crois sincèrement qu'il est important de le faire. Seulement tout dépend de la manière dont on le communique. Si on s'emporte, si on culpabilise les gens à qui l'on s'adresse, on risque surtout d'attirer leur antipathie pour les causes que l'on défend. Je crois donc qu'il est préférable d'adopter une attitude beaucoup plus pédagogique où on livre de l'information où on apporte des questionnements.

Cette méthode demande plus de patience mais je suis certain qu'elle peut donner de bons résultats. Personnellement, je l'ai utilisé à quelques reprises pour sensibiliser quelques Honduriens et aussi une dame qui travaille pour le consulat canadien.

Cependant, je pense que mon témoignage devrait aller plus loin. Je pense que je pourrais mieux rendre compte des injustices que j'ai vu au Honduras en structurant une présentation power point que je pourrais présenter à des élèves en milieu scolaire. C'est

un projet que j'aimerais beaucoup réaliser au cours des prochains mois. Évidemment, je continue aussi à sensibiliser les gens qui me démontre un intérêt pour mes récits.

En réalisant ces actions, à chaque fois que le moment s'y prête, que ce soit aujourd'hui ou demain, je pense que je réponds à mon objectif. Je rends compte des injustices au meilleur de moi-même.

MES OBJECTIFS PROFESSIONNELS

Savoir comment repérer un jeune en situation de crise

Avant d'aller au Honduras, je croyais que les membres de Casa ASTI allaient nous initier sur les moyens à utiliser pour repérer les jeunes en situation de crises. Je me trompais! Personne nous a appris à repérer ces jeunes.

À Casa ASTI, le personnel base son travail sur leurs acquis professionnels accumulés au fil des années. Il n'y a pas de méthodologie qui soit suivie par l'ensemble des employés. Dans ce contexte, il est difficile de se baser sur des certitudes pour savoir si un jeune est en situation de crise ou non. Cependant, après avoir discuté régulièrement avec ma collègue hondurienne, nous nous sommes mis d'accord pour dire qu'un jeune vivant une période intense, où il augmente sa consommation de colle, serait en situation de crise. Je laisse cependant le verdict final aux experts en ce domaine.

Apprendre et appliquer des techniques d'intervention auprès des jeunes

Comme je l'ai mentionné précédemment, à Casa ASTI il n'y a pas de philosophie d'intervention basée sur une quelconque méthodologie. Les employés valident leur travail à partir de leur expérience et de leur « gros bon sens ». Cette façon de faire offre beaucoup de latitude au niveau des types d'interventions qu'ils peuvent adopter. Cependant, le revers de la médaille peut aussi être lourd de conséquences. En travaillant ainsi on peut plus facilement s'écarter d'une intervention efficace et objective pour s'enliser dans les émotions. Au lieu d'aider un jeune on peut alors empirer ses perceptions à l'endroit de sa situation.

Dans ce dédale d'intervention, je me sentais plutôt perdu. Je devais trouver comment j'allais aborder les jeunes. Je ne savais pas comment m'y prendre. Il m'a semblé alors qu'il était préférable de demeurer naturel et convivial avec eux. Sans pour autant occulter mon statu d'intervenant, j'avais décidé de ne pas le mettre en évidence. Je "priorisais" les rapports humains que je vivais avec les jeunes. Je blaguais et je jouais beaucoup avec eux. Cela a donné des résultats auxquels je ne m'attendais pas. Plus le temps passait, plus il y avait des jeunes qui avaient hâtes de me voir. Lorsque j'arrivais en un lieu, il y en avait toujours qui courraient pour me saluer. C'était très touchant!

Malgré tout, je persiste à croire que j'aurais pu offrir une meilleure intervention si j'avais eu une formation au préalable. Cela me semblait encore plus évident après avoir suivi la

formation que Rachelle avait préparé pour Casa ASTI. Je voyais clairement où j'aurais pu intervenir efficacement quelques mois plus tôt. Mais à ce moment là, le cours de Rachelle n'était pas encore structuré. Elle eut l'idée de le concevoir quelques semaines avant Noël. Mais il ne fut pas livré avant le mois de janvier.

L'idée derrière cette formation était de contrer la philosophie d'intervention aléatoire de Casa ASTI. En additionnant les techniques livrées par Rachelle avec mon attitude naturelle vis-à-vis les jeunes, je suis certain que j'aurais pu offrir d'avantage. Mais les choses se sont passées autrement. Pour le moins, j'ai donné le meilleur de moi-même et je possède maintenant une initiation en intervention.

Comprendre comment je peux aider un jeune

En vivant mon expérience au Honduras j'ai compris que pour aider un jeune il faut avoir une grande qualité. Il faut se permettre de les aimer. Il faut que le jeune sente notre intérêt pour lui, notre attention la plus sincère. Mais il faut aussi ne jamais perdre de vue que nous sommes des intervenants.

Lorsqu'il se sent considéré, le jeune change complètement d'attitude. Il s'ouvre d'avantage, il se confie et il devient reconnaissant. Cet état d'esprit est propice au changement. Mais pour qu'un changement puisse être possible, il ne faut pas forcer le jeune à aller dans cette direction. L'intervenant doit apporter le jeune à vouloir modifier sa vie. Pour cela, il doit simplement le guider. Il doit lui permettre d'identifier des actions à entreprendre. On pourrait donc affirmer que l'intervenant est un accompagnateur empathique.

Ce type d'intervention devrait être introduit à l'intérieur de toutes les actions réalisées dans la rue. Que ce soit à travers le jeu, à travers les soins médicaux ou même dans le processus de réinsertion auprès des jeunes pensionnaires à Casa ASTI, l'intervenant devrait toujours avoir l'esprit de l'accompagnateur.

Pour ma part, j'ai beaucoup travaillé sur la considération des jeunes, mais j'ai peu travaillé sur la résolution de problèmes. En fait, il aura fallu que j'assiste à la formation de Rachelle pour que je comprenne concrètement l'ensemble de la démarche que je préconise ci-dessus. Considérant mon objectif, je peux affirmer aujourd'hui que je comprends comment aider un jeune. Cependant, j'aurais bien aimé le savoir plus tôt.

MES OBJECTIFS RELIÉS À MA PERSONNALITÉ

Développer ma patience, mon ouverture

Pour moi, réaliser un stage de coopération au Honduras équivalait à dire que j'allais travailler ma patience et mon ouverture. Il n'y avait pas de dissociation possible. Peut-être étais-ce parce que je savais que j'avais encore du chemin à faire en ce sens. C'était et c'est certainement toujours le cas.

Mais quoi qu'il en soit, je crois aussi que ces qualités sont indissociables du coopérant. En travaillant dans un pays qui a un autre rythme de vie, d'autres mentalités et une grande pauvreté, on est nécessairement confronté avec nous même. C'est, selon moi, une belle occasion pour travailler notre patience et notre ouverture.

C'est ce que j'ai tanté de faire en travaillant auprès des jeunes de la rue. Chaque fois qu'ils me contaient des moments de leur vie je m'abstenais de les juger. Je dois dire que c'était très facile à faire car je ne ressentais jamais d'impulsion pour aller dans cette direction. Je les acceptais comme ils étaient. Et cela m'apparaissait naturel! Comme je l'ai mentionné précédemment, je vivais la plupart de mes expériences avec une distanciation au lieu d'adopter une approche moralisatrice.

En fait, les interactions qui m'ont demandés le plus d'efforts pour faire preuve de patience ou d'ouverture étaient celles que j'entretenais avec mes collègues québécoises. Je ne sais pas très bien pourquoi, mais j'étais constamment en confrontation avec les opinions de ces femmes. C'était parfois très pénible à vivre. On aurait dit que tous ce que je faisais ou pensais ne convenais pas à leur manière de voir le monde. Je me sentais comme si on voulait appliquer une dictature sur mon esprit. C'était comme si je devais me soumettre à leur façon de voir les choses. Dans cette dynamique, je me défendais et je m'obstinais avec elles. Il m'arrivait même de les juger. Évidemment, ce climat était malsain. J'ai donc choisi de réduire mes relations avec mes collègues. Je crois que cela a contribué à faire réduire les tensions.

Une fois le climat plus calme, j'ai repris progressivement contact avec elles. Mais cette fois-ci j'étais beaucoup plus calme. J'écoutais davantage leur façon de voir les choses. J'écoutais leurs points de vu sans les considérer comme étant des attaques envers moi. Ainsi, je ne cherchais plus à défendre mes perceptions. Je les gardais plutôt en réserve au cas où l'on me demanderait mon opinion. J'étais plus réservé.

Cette nouvelle attitude, beaucoup plus souple, m'a demandé de travailler ma patience et mon ouverture. Je sentais naître en moi un nouveau germe qui, je l'espère, va continuer de croître en dépit de mon retour.

Faire de nouveaux pas dans ma quête vers l'équilibre

Personnellement, je crois que chaque personne vient sur la terre avec comme mission de trouver son équilibre (son accomplissement). J'entends par cela trouver la paix en soi, la paix (l'équilibre) entre les diverses perceptions bipolaires qui s'animent à l'intérieur de nous. Pour y arriver chaque personne dispose de talents et de possibilités.

Selon ce schème de pensée, je désirais que mon expérience au Honduras me permette de relativiser davantage mes perceptions pour essayer de me rapprocher de mon point d'équilibre au détriment des pôles.

Cela dit, en cherchant à m'améliorer, à faire preuve de plus d'ouverture et de patience, je crois que j'ai effectivement fait un progrès dans ma quête vers l'équilibre. Mais actuellement, il est encore trop tôt pour en mesurer l'ampleur et la pérennité. Il me faudra plus de recul pour pouvoir constater si un changement significatif s'est opéré en moi. Mais à mon avis, il y en aura un. Je me sens actuellement un peu différent de la personne que j'étais avant mon départ. Le temps finira par me le confirmer ou me l'infirmier.

Retrouver foi en Dieu

Étant croyant, j'espérais que mon expérience au Honduras me permettrait de me réconcilier avec Dieu. Il faut dire que ma foi, à ce moment là, était un peu vacillante. Cela faisait près de deux ans que je m'étais éloigné de Dieu. Il est certain que ce ne sont pas les injustices sociales du Honduras qui m'ont donné un nouveau souffle, ni les mouvements religieux de ce pays. Non, si je me suis rapproché de Dieu c'est d'abord à cause de mes lectures.

Le soir, à Mer et Monde, je consacrais du temps à lire un livre qui était très significatif à mes yeux. Bien sûr, je n'avais pas besoin d'être au Honduras pour le lire. Cependant, tout le contexte hondurien et mon vécu avec les jeunes de la rue m'offraient des prédispositions encore plus grandes pour me laisser absorber par ce livre. J'étais plus proche des effets pervers de l'avidité, du contrôle et de la souffrance humaine. Cela me permettait de réaliser et méditer plus facilement les enseignements transmis dans mon livre.

Après quoi, je pouvais essayé de les appliquer dans ma vie. Ce fut d'ailleurs un bon stimulant pour améliorer ma patience et mon ouverture auprès des honduriens mais encore plus auprès de mes collègues québécoises.

Dans cet esprit, j'affirme que je me suis sincèrement rapproché de Dieu. J'espère simplement que ce nouveau rapprochement va se perpétuer encore longtemps.

CONCLUSION

De retour au Québec, je me sens en paix avec moi. Il me semble que je considère les choses plus calmement. Cependant, j'ai remarqué que je suis aussi plus lent pour remplir mes obligations. C'est un peu comme si je vivais encore avec le rythme hondurien. Je réaménage tranquillement mon appartement, je rencontre peu à peu mes amis et je rédige mon rapport pour Mer et Monde en prenant le temps qui m'est nécessaire.

Pour l'instant, cela ne me cause pas trop d'ennui. Mais je sais que je devrai augmenter la cadence car je n'ai toujours pas commencé à faire de la recherche d'emplois. Si je veux conserver mon moral et retrouver une bonne santé financière, il faudra bien que je m'active un peu plus. En fait, c'est mon unique crainte en ce moment. J'espère que je ne resterai pas trop longtemps sans emploi. Car avec le temps, cela pourrait affecter mon moral. Du moins, c'est ce qui se produisait antérieurement.

Autrement, je me porte très bien. Je me sens toujours près de Dieu mais surtout, je ressens en moi une grande énergie positive. Cela me fait beaucoup de bien. Il me semble que je suis plus confiant envers la vie que par le passé. Tout ce que je souhaite c'est que ces sensations ne se dissipent pas avec le temps. Je pense faire tout ce que je peux pour conserver mon optimisme. Un changement véritable serait pour moi le plus beau de mes souvenirs du Honduras.

Si c'était à refaire, je partirais de nouveau pour le Honduras.
Ce qui ressort de mon expérience est très positif!